

ITINÉRAIRE D'UN PHILOSOPHE DE L'ÉDUCATION

Olivier Reboul

J'AI BEAUCOUP lu dans ma jeunesse, encore plus comme étudiant en philosophie, et sur les sujets les plus divers. Mais sur l'éducation, pour ainsi dire rien. Dans ces époques obscures, on ne connaissait ni les sciences ni la philosophie de l'éducation. On ne parlait encore que de "pédagogie", et la pédagogie était tout à fait indigne d'un étudiant en philosophie, ou même d'un étudiant en général. Les choses ont-elles tellement changé ?

Nous avons pourtant une camarade, militante d'un mouvement chrétien, qui nous affirmait que nous devons nous passionner pour la pédagogie, puisqu'elle était, après tout, notre avenir. Nous laissons parler cette "pégote" avec un mélange de respect et d'agacement ; nous avons tellement mieux à faire que de la pédagogie ! Après tout, pensions-nous en manière d'excuse, il serait toujours temps d'apprendre à enseigner sur le tas, quand nous en aurions vraiment besoin. On le voit, ce refus provisoire de la pédagogie partait d'un principe tout à fait pédagogique : on n'apprend vraiment que si la situation vous incite à apprendre.

Pourtant, comme étudiant, je dus lire en tout cas deux livres traitant d'éducation : *L'éducation morale*, d'Emile Durkheim, et *Le jugement moral chez l'enfant*, de Jean Piaget. Deux livres dont je pense qu'ils m'ont beaucoup marqué, ne serait-ce que par leur opposition.

Itinéraires de lecture

Perspectives documentaires en éducation, n° 19, 1990

Si je lus Durkheim, ce n'est pas pour me préparer à l'enseignement, c'est parce que je devais "faire de la sociologie", ce qui à l'époque signifiait lire Durkheim. Je fus sensible à la rigueur de sa pensée, à la force de son style, comme dans ses autres livres. Mais j'étais irrité par son dogmatisme, qui me paraissait réducteur.

De même, si je lus Piaget, ce fut uniquement pour "faire de la psychologie", avec un peu de morale en prime. Je fus émerveillé par l'ingéniosité et la richesse de ses enquêtes, ainsi que par le bon sens de ses conclusions. Piaget me révélait que le mot "morale" n'a pas un sens mais deux, ainsi que les termes connexes comme "justice", "responsabilité", "sanction", "société" et, pourquoi pas, "éducation". J'adhérais pleinement à ses critiques contre la morale "autoritaire" de Durkheim. Et ses conclusions sur le self-government à l'école me paraissaient l'évidence même. Étais-je donc parti pour être un adepte de l'Éducation nouvelle ? Ce ne fut pas si simple.

Depuis, j'ai relu ces deux livres, toujours avec la même admiration. Mais mon jugement s'est nuancé. Piaget ? Il se donne tout de même la partie belle, en tirant de ses enquêtes une conclusion pédagogique qu'elles comportent pas. Rappelez-vous : il dit que l'enfant découvre dans ses jeux la bonne morale, celle de l'autonomie et de la coopération, alors que l'école ("traditionnelle", bien sûr) le maintient abusivement dans la morale de la contrainte aveugle de la petite enfance. Piaget veut donc que l'école s'inspire du jeu, que tous les programmes soient optionnels et que le maître ne soit plus qu'un grand camarade. Qui ne voit pourtant que les enfants, livrés à eux-mêmes, découvrent non pas l'autonomie et la réciprocité, mais bien plutôt une solidarité de bande, à la fois hiérarchique et exclusive, bien loin de la démocratie dont rêve le psychologue suisse. Si l'école doit jouer un rôle, il faut qu'elle soit d'une autre essence que le jeu, donc il faut "un temps pour jouer et un temps pour travailler".

Durkheim ? Je pense maintenant qu'il m'a encore plus influencé qu'agacé. Contre une théorie de la laïcité à courte vue - qui est un peu celle de Piaget qui refuse comme "primitif" tout ce qui est sacré - Durkheim affirme que le sacré, indépendant des diverses religions, survit à leur disparition et qu'il est au cœur de l'éducation elle-même, sa forme moderne étant le respect de la société et de la personne humaine. Au-delà de bien des conflits actuels sur la liberté et l'autorité, Durkheim montre que le rapport éducatif n'est pas interindividuel - le "formateur" et le "formé" - mais social ; autrement dit, le maître n'est jamais qu'un représentant, et

c'est là ce qui légitime son autorité. Toutefois, le grand sociologue échoue dans sa définition de l'autonomie, qui est pourtant, selon lui, le trait spécifique d'une éducation moderne et laïque ; il échoue, parce qu'il la réduit naïvement au savoir scientifique.

Bon, les études doivent bien finir un jour ; et je me retrouvai affecté à un poste de professeur de philosophie. Par acquit de conscience, je décidai de lire *Les propos sur l'éducation*. Je connaissais déjà plusieurs livres d'Alain, mais non celui-là, pour les raisons sus-dites ! Je me souviendrai toujours de ce bel après-midi de septembre où j'ouvris ce livre, pour ne plus jamais le refermer tout à fait. Comme tout un chacun, je fus d'abord choqué par l'"anti-pédagogisme" de certains aphorismes : "Ce qui intéresse n'instruit jamais", "La classe aux murs nus...", "Le maître sans cœur...". Mais c'était comme un pic qui faisait sauter en moi une chape de lieux communs, jusqu'à ce que se fit jour, difficilement, la lumière. Motivation ? "L'homme se forme par la peine : ses vrais plaisirs, il doit les gagner, il doit les mériter. Il doit donner avant de recevoir. C'est la loi" (n° 5). S'adapter à l'enfance ? Mais "toute l'enfance se passe à oublier l'enfant qu'on était la veille (...). Et l'enfant ne désire rien de plus que de ne plus être enfant" (n° 3). Pourtant, Alain (qui apprit la pédagogie dans Rousseau) se rapproche de l'éducation nouvelle au moins sur trois points. D'abord, par son respect inconditionnel de la liberté ; à Locke, qui recommande de rosser le petit menteur, il répond : "Que manque-t-il ici ? Il manque que le petit menteur demande lui-même à être rossé" (n° 3). Ensuite, par un souci d'une pédagogie active ; contre les cours mais aussi les histoires intéressantes, contre les images et l'audio-visuel : l'élève ne progresse jamais qu'"en ce qu'il fait" (n° 6). Enfin, par son respect inconditionnel des différences, que l'éducation, loin d'étouffer, doit faire éclore, "dans cette foi imperturbable qui veut chacun comme il est" (n° 23). Contre Durkheim, Alain me révélait que si l'éducation est bien sociale, la vraie société n'est pas la nation mais l'humanité.

Cette lecture m'incita, je crois, à faire ma thèse d'Etat sur Alain. Mais je ne crois pas qu'elle m'ait beaucoup aidé dans mon métier de professeur ; je n'en ai tiré que très tard l'idée de faire quelque chose comme une "classe-atelier", ou même de dissocier l'enseignement du cours magistral. J'avais la bonne excuse que les *Propos sur l'éducation* ne concernent guère que l'école primaire. Je me disais la même chose de Freinet.

Celui-là, je l'ai découvert moins dans ses livres - que je trouve dogmatiques, sommaires et sentencieux - que chez ses disciples. J'admirais sa pédagogie, mais sans me sentir concerné. D'ailleurs, je rencontrai un jour

Freinet lui-même et lui demandai si ses méthodes pouvaient s'appliquer à la classe de philosophie : "Bien sûr, répondit le maître ; mais dites-vous bien que vous n'obtiendrez rien tant que vos élèves ne seront pas, dès le primaire, passés par Freinet". Insondable modestie des pédagogues...

Non, ce n'est pas Freinet qui m'a posé des problèmes, c'est 68. Je le découvris tout au début des années soixante avec deux textes. D'abord la célèbre conférence de Carl Rogers, *Enseigner et apprendre*, où il déclare qu'on ne peut plus enseigner, que cet acte d'autorité est inutile quand il n'est pas nuisible. A l'époque, un dirigeant syndical répondit que ce texte était le dernier coup porté par la réaction au corps enseignant. Il est de fait que Rogers nous fit trembler sur nos bases. Pourtant, je découvris bientôt que ce n'est pas le maître que menace Rogers ; au contraire, il lui confère une importance très proche de celle des sages antiques ou indous. Non, ce que détruit Rogers, c'est le savoir, la vérité, la culture ; en ceci, il m'apparaissait comme la forme sympathique de l'impérialisme américain. Rogers, dont je respecte d'ailleurs la leçon de tolérance et d'ouverture, n'a sans doute pas voulu de telles conséquences, mais je pense qu'elles sont "la pente" de sa doctrine.

L'autre texte fut *L'entrée dans la vie*, de Georges Lapassade, le premier coup de clairon de 68. Disciple d'Alain et de Kant, je voyais dans la majorité l'expression même de l'autonomie et donc dans l'adulte la fin de l'éducation. Et voilà qu'on nous déclare que cette fin n'est qu'un "achèvement", que l'homme véritable n'est pas "l'adulte-étalon" (jeu de mots ?), mais l'adolescent informe et protéiforme ; que la seule éducation qui vaille est la permanente, sans maître ni programmes. Ce livre m'a secoué. J'ai mis du temps à saisir sa contradiction profonde : peut-on dire à la fois que l'adulte n'existe pas et qu'il est la pire des choses ? Qui plus est, Lapassade détruit des siècles d'efforts courageux vers plus d'autonomie et de pensée lucide, pour aboutir à une apologie de l'infantilisme. Comme disait Kant : *Es ist so bequem unmündig zu sein*, c'est si commode de rester mineur.

D'ailleurs, dès après 68, je fus nommé à l'Université de Montréal avec, dans mon cahier des charges, la philosophie de l'éducation. Je lus alors des masses de livres sur l'éducation, des meilleurs et des pires. Au Canada, 68 battait son plein. Mais j'y découvris aussi ce qui en était l'antidote absolue, je veux dire la philosophie analytique anglo-saxonne, pour qui la philosophie consiste à se demander ce qu'on veut dire, et si on a le droit de le dire. Méthode rigoureuse, qui permettait de mettre en question les grands slogans éducatifs de l'époque : "L'école dans la vie",

qu'est-ce que cela veut dire ? De déjouer les fausses alternatives : liberté ou contrainte, tradition ou novation, comme si le "ou" s'imposait ! Méthode inféconde aussi, car en tout elle "laisse les choses en l'état", ne justifiant aucun changement, ni même aucun jugement de valeur. Vous voulez "faire la révolution" ou "changer l'école" : libre à vous, mais que voulez-vous dire quand vous le dites ? Peut-on ainsi borner la philosophie ?

De nombreuses lectures sur l'éducation, j'ai tiré mon livre *Le langage de l'éducation*, où je tente de montrer le caractère polémique et manichéen qu'a presque toujours le discours pédagogique, quelle que soit son idéologie propre. Selon les idéologies, j'ai pu discerner cinq types de discours pédagogiques : le "contestataire", qui met en cause de façon radicale les institutions éducatives, famille, école, université ; le "novateur", qui veut qu'on parte de l'enfant, prêche la créativité, la motivation, la coopération ; le "fonctionnel", qui prétend faire de la pédagogie une technique scientifique ; l'"humaniste", inspiré de la *païdéia* antique, qui met en avant la culture désintéressée et le jugement personnel ; enfin l'"officiel", sorte de pot-pourri des quatre autres, d'où il tire telle ou telle arme selon les circonstances.

Aujourd'hui, je pense que mes cinq discours sont toujours là, mais que leur importance relative n'est plus la même. Le discours contestataire n'est plus guère qu'un souvenir historique ; il était d'ailleurs intenable ; peut-on enseigner qu'il ne faut pas enseigner, dénoncer l'école tout en en vivant ? Ses ténors sont d'ailleurs devenus des pontifes de l'université. Le discours novateur, grâce aux travaux sur la pédagogie différenciée, semble être devenu plus précis et donc plus convaincant. Le discours humaniste, que je disais en perte de vitesse, a connu un sursaut avec les ouvrages de Milner, Jacqueline de Romilly, etc. Mais avec une différence : alors que l'humanisme classique tendait à ignorer la pédagogie, celui-ci l'agresse carrément, en y voyant une conspiration diabolique contre... contre l'orthographe, les chronologies, les bases, la morale, la culture ; cet humanisme sans ouverture d'esprit, aveugle à ce qui n'est pas lui, ne mérite plus son nom. Heureusement, une belle exception, le livre de N. Postman, *Enseigner, c'est résister*, où j'ai retrouvé le souffle de Durkheim, Alain, Piaget.

Le discours officiel, lui, n'a pas changé, comme "la mer qui change toujours"... Le plus frappant, c'est l'importance qu'a pris le discours fonctionnel, ou techniciste, avec l'entrée en force de l'informatique dans l'enseignement français. Quand on sait que cette "information" s'est faite sans

aucune expérience préalable, sans que personne ait jamais montré que l'informatique était utile (ou nuisible) aux écoliers, on se demande si la technique n'est pas devenue une fin en soi.

Pour terminer, je me pose une question : ces lectures, d'ailleurs tardives, m'ont-elles été utiles ? Plus généralement, lire sur l'éducation rend-il service à l'éducateur ? Je veux espérer que oui ; mais je n'en sais trop rien. Maintenant, quand on lit, faut-il se demander pourquoi ?

Olivier Reboul

Professeur de philosophie de l'éducation à l'Université des sciences humaines de Strasbourg

Ouvrages d'Olivier Reboul

L'homme et ses passions selon Alain, Paris, PUF, 1968, 2 volumes.

Kant et le problème du mal, Université de Montréal, 1971.

L'éducation selon Alain, Paris, Vrin, 1974.

Nietzsche, critique de Kant, PUF, 1974.

Le slogan, Complexe/PUF, 1975.

L'endoctrinement, PUF, 1977.

Langage et idéologie, PUF, 1980.

Qu'est-ce qu'apprendre ?, PUF, 1980, 1983, 1988.

Le langage de l'éducation, PUF, 1984.

La rhétorique, PUF, 1983, 1986, 1989, "Que sais-je ?", n° 2133.

La philosophie de l'éducation, PUF, 1989, "Que sais-je ?", n° 2441.